



MASTER CLASS

L'URBANISME FACE À LA CRISE DE L'HABITABILITÉ

Stéphane CORDOBES : Bonsoir à tous, merci d'être présents. Pour ceux qui ne me connaîtraient pas, je m'appelle Stéphane CORDOBES, je suis le directeur de l'Agence d'urbanisme Clermont Massif Central.

Nous avons le plaisir pour le deuxième set de l'épreuve anthropocène d'accueillir Michel LUSSAULT.

Michel LUSSAULT, pour ceux qui ne l'auraient pas entendu hier ou qui ne le connaîtraient pas, est professeur de géographie à l'École normale supérieure de Lyon. Il a dirigé l'École urbaine de Lyon, qui était un lieu unique en France de recherche sur les questions urbaines et anthropocènes. Il est aujourd'hui, je crois, président du Conseil scientifique de l'association La Cité Anthropocène, qui prend la suite de l'École Anthropocène, et qui a pour but de poursuivre les travaux et de capitaliser sur ce qui a été fait pendant ces années. Et puis, il est géographe nationalement reconnu, auteur de nombreux ouvrages.

Voilà, pour la présentation sommaire. Michel, hier, a fait une première intervention sur un mode original, puisque là où on s'attendait à entendre le grand professeur d'université, nous avons eu le droit à une performance théâtrale, je ne sais pas si on peut dire que c'était du théâtre, scénique en tout cas, et à la mise en scène d'un humain confronté à l'épreuve anthropocène, et qui victime d'une obnubilation pour Blue Marble, cette photo de la planète Terre, prise à l'occasion de la dernière expédition vers la Lune, nous racontait cette obsession, et il faut bien le dire, cette obsession s'accompagnait aussi d'une forme de regret, de la perte de la terre, telle qu'elle figurait sur cette image.

À l'issue de cette performance, nombreux d'entre vous nous ont dit que ce n'est pas très gai. Le constat qui est fait de la situation terrestre, de cette épreuve anthropocène, certains ont même utilisé le terme de plombant, mais ça a beau être plombant, en même temps ça renvoie à une situation objective, parfaitement décrite, maintenant parfaitement connue, avec laquelle il faut faire. Néanmoins, Michel, en fin de conférence, sentant son public, quelque peu meurtri par cette performance ; mais ça tombait bien, puisque le but c'était aussi de faire surgir des sentiments, des émotions autour de cette question anthropocène ; nous a promis quelque chose. Il nous a dit, mais demain, si vous revenez durant ce deuxième set, vous allez avoir la deuxième partie du récit, et la deuxième partie du récit sera plutôt sur le mode, non pas : qu'est-ce qu'on a fait ? qu'est-ce qu'on a fait

pour mériter ça ? ou qu'est-ce qu'on n'a pas fait ? mais plutôt sur le mode du : que faire ?

Donc il n'y avait pas dans cette performance hier un appel à la solastalgie, à la dépression, voire à la poursuite du néant, puisque c'est un terme que tu as employé à plusieurs reprises, mais plutôt une invitation à réinventer des modes de faire par rapport à cette situation originale et qui nous interpelle fortement. Donc c'est le deuxième set, c'est le moment du : que faire ?

Michel, tu as dans la salle d'éminents représentants des collectivités locales, ou un peu éloignés, des agences d'urbanisme, qui sont dans le faire tous les jours, qui sont sans doute confrontés avec leurs élus, avec les territoires qui l'accompagnent, à cette question : qu'est-ce qu'on peut faire ? comment on n'est pas pris de vertige par rapport à cette situation, comment on n'abandonne pas la partie dès maintenant, et je pense que ce : que faire ? très révolutionnaire est très attendu. Donc peut-être pour démarrer cette masterclass, hier, tu as mis beaucoup en avant la question des savoirs et la question des productions de savoirs qui étaient peut-être dépassées par rapport à la situation. Est-ce que tu veux commencer par là ?

Michel LUSSAULT : Bonsoir à tous. Je suis très heureux que vous soyez là. Vous avez remarqué que depuis hier, le ciel a déclenché une tempête qui a empêché un certain nombre de personnes de se joindre à nous. J'ai beaucoup réfléchi à ce signe. Avec un peu d'immodestie, je me suis dit que j'y étais pour quelques choses. Bon. Voilà, on a terminé. Alors, par où commencer ?

Commençons par rappeler les éléments de lucidité. La lucidité ne signifie pas le désespoir, mais la lucidité est impérative. J'ai toujours tendance à rétorquer à ceux qui me disent « houlala, mais tu es quand même un peu dépressif, mon Lulu, il faudrait que tu changes. » J'ai tendance à dire : L'optimisme d'accord, mais pas au prix de l'oubli de la lucidité. C'est le vieux côté gramscien, pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté. La lucidité nous conduit à dire quelque chose d'assez simple.

Il y a deux grands mouvements de globalisation, d'englobement, si vous préférez. Deux grands processus qui concernent l'intégralité des espaces temps de la planète Terre synchroniquement et qui se mettent aujourd'hui en lien. Deux systèmes d'englobement qui se mettent en système. C'est très facile à dire en quelques mots et à comprendre où ça nous amène. Le premier processus, c'est celui de l'urbanisation planétaire. L'urbanisation planétaire, ce n'est

pas seulement un processus démographique, ce n'est pas simplement un processus paysager et géographique, c'est un processus de mutation des formes de vie et des cadres de vie des humains en société. Si on prend l'urbanisation comme ça, on s'aperçoit que l'urbanisation redistribue toutes les cartes au sens où toutes les réalités humaines et non-humaines de la planète sont aujourd'hui urbanisées, c'est-à-dire inscrites dans ce système d'englobement.

Pensons l'urbain, non pas comme une catégorie topographique ou géographique, vous voyez, ce que je veux dire, non pas comme une catégorie d'espace. Pensons l'urbain comme ce qui résulte d'un processus ; moi, les processus m'intéressent plus que les états ; comme un processus d'urbanisation, d'englobement planétaire par l'urbanisation de l'ensemble des réalités humaines et non-humaines que cette planète héberge. Ça veut dire que vous êtes urbanisés ou que vous résidiez, vous êtes concernés par cet englobement ou que vous soyez, de même que le passereau qu'évoquait le maire de Loos -en-Gohelle hier très brillamment, est lui aussi urbanisé. D'ailleurs, s'il ne l'était pas, il ne se serait pas retrouvé sur le terrier. Premier processus.

Deuxième processus systémique, c'est ce qu'on appelle le changement global. Le changement global, c'est la mise en lien de quatre phénomènes : dérèglement climatique, crise de la biodiversité, stress sur les ressources, bouleversement des métabolismes de grands systèmes biotiques et abiotiques comme les océans, les forêts et les sols. Le changement global est un concept qui est travaillé par les sciences du système Terre depuis une cinquantaine d'années. Ces sciences elles-mêmes apparaissent dans les années 60, 50, 60, au moment où on commence à pouvoir observer la Terre de l'extérieur, d'où Blue Marble. Si je suis obsédé par Blue Marble, c'est aussi pour des raisons épistémologiques et scientifiques parce que c'est aussi un moment où notre connaissance de la Terre change.

Ce changement global, il nous concerne tous et toutes. Toutes les réalités humaines et non-humaines de la planète sont intégrées dans cet englobement. Il n'y a pas besoin de réfléchir pourquoi le changement est global parce que c'est un englobement. Où que vous résidiez, où que vous soyez, vous êtes globalisés par ce changement. Il n'y aura pas d'espace à l'abri. Il n'y aura pas d'espace de secours. Les tempêtes que nous connaissons ces jours-ci depuis quelques semaines, tout le monde s'entend pour reconnaître qu'elles sont liées au bouleversement des variabilités météorologiques et des extrêmes météorologiques liées au réchauffement climatique et que cela va devenir normal.

Vous vous rendez compte que depuis le début de l'année, nous sommes à 10 mois sur 11 qui sont les plus chauds jamais enregistrés, avec des anomalies thermiques encore aujourd'hui. Le vent nous préoccupe mais la température est insensée. Tout ça est en train de devenir normal. Il vaut mieux être lucide et le reconnaître. Pourquoi les deux systèmes se mettent en lien ? Parce que

l'urbanisation planétaire vectorise le changement global. C'est ce qu'on a voulu dire hier en parlant d'urbanocène. En fait, on a de plus en plus de présomptions aujourd'hui pour considérer que ce qui provoque ce changement global, ce sont les formes de vie urbaine et leurs nécessités. Sans vouloir culpabiliser qui que ce soit et quelques processus que ce soit, nos formes de vie urbaines, c'est-à-dire nos manières de nous nourrir. Dès que des populations s'urbanisent leur régime alimentaire change, leur régime alimentaire devient plus carné et plus consommateur de produits agro-industriels. A tel point d'ailleurs que ça provoque dans le monde, une épidémie de diabète et une pandémie d'obésité. C'est imparable.

Dès qu'on s'urbanise on change de régime alimentaire, mais d'où viennent ces calories carnées ? Si ce n'est des espaces agro-industriels extrêmement puissants dans les capacités de dégradation des écosystèmes, puisqu'il faut déforester, il faut assécher des zones humides et l'évolution de ces espaces agro-industriels, à quoi est-elle liée ? Elle n'est pas liée à la dynamique d'un monde rural qui serait à l'écart de l'urbain. Elle est liée à l'évolution des formes de vie et à l'appel des marchés.

Pour tout, on peut montrer que l'urbanisation planétaire vectorise le changement global. Vous comprenez quand je dis qu'il y a deux systèmes d'englobement qui se mettent en système. Je le fais de façon un peu schématique, mais vous voyez bien, j'aurais dû avoir un tableau, c'est le retour du prof. L'urbanisation planétaire vectorise le changement global qui en retour vient faire pression sur l'urbanisation planétaire.

Nous en sommes là. Nous sommes au moment où nous commençons à connaître ces retours de pression : vague de chaleur, méga-feu, sécheresse, extrême climatique provoquant des catastrophes, bouleversements de nos relations au vivant pouvant expliquer l'apparition de nouveaux pathogènes. La pandémie aurait dû nous faire réfléchir aussi, y compris d'ailleurs à l'incroyable rapidité de circulation de ce virus qui a prouvé le caractère systématique du monde contemporain au sens strict du mot systématique, le caractère de système.

Vous avez ces deux choses-là. Vous avez un système de système et de ça sort une question. La question c'est une question toute simple. Il faudrait reconnaître que nous avons échoué à habiter cette terre. La question c'est celle de notre habitation de la planète terre. Comment en sommes-nous arrivés là ? La lucidité exige que nous documentions cette question, mais pas pour s'arracher les cheveux, se couvrir la tête de sable et se dire « ah mon Dieu », ou trouver des boucs émissaires responsables mais se dire ok, nous en sommes là. La crise de l'habitabilité planétaire c'est pas demain en 2100, c'est maintenant que ça commence. Avec tout ce que ça comporte d'accroissement des injustices sociales, puisque nous savons aujourd'hui que les injustices sociales sont des injustices environnementales et réciproquement.

Arrêtons de tourner autour du pot. Les plus pauvres, les plus faibles, les plus exposés aux inégalités intersectionnelles, systémiques sont également les plus exposés aux médiocrités des conditions de vie et à la dégradation des environnements. Alors, tous ceux qui sont dans les systèmes de double ou triple peine d'exclusion sociale, en particulier les femmes racisées des milieux populaires, elles sont encore plus surexposées que les autres. On le sait, donc arrêtons en plus les faux débats, vous savez, entre fin du monde et fin du mois, non, c'est la même chose en fait. C'est la même question prise par un angle différent.

Donc voilà, il faut partir dans la crise de l'habitabilité. Donc une fois qu'on est devant ce mur devant nous et nous continuons de nous avancer vers ce mur parce qu'il y a une inertie de notre habitation urbaine de la planète et moi, quand je dis ça, je ne suis pas pour désurbaniser, c'est un slogan qui me paraît complètement illusoire. On ne sort pas d'un englobement comme celui-ci. La seule chose que nous pouvons faire, c'est faire évoluer les conditions de l'englobement. Donc ce n'est pas désurbaniser, c'est inventer d'autres urbanités. C'est ça qui nous attend. C'est ça qui vous attend.

Vous dans les agences, parce que vous êtes en première ligne de ça, vous le mur, vous vous le prenez en... J'allais dire en pleine tronche, pardon. Vous le prenez directement, encore plus que les autres, parce que vous-même, dans votre fort intérieur, vous ne pouvez pas manquer de le voir, ce mur. Donc, moi c'est ça qui m'intéresse. Aujourd'hui, au point où j'en suis, c'est ce qui m'intéresse ce n'est pas de continuer de faire des discours abstraits sur ce qui est en train de se passer, c'est de dire voilà, on fait le constat ensemble et à partir de là, le plus important, c'est pas tellement de se dire, « oui mais alors tu ne crois pas quand même qu'untel est plus responsable que d'autres ».

Evidemment les plus riches ont beaucoup plus contribué à mettre le bazar que les plus pauvres, mais ça, qui en douterait ? Franchement, camarade, qui en douterait ? C'est vraiment nouveau que les plus riches sont plus contributeurs des dérèglements du monde que les plus pauvres ? Non, mais vraiment, c'est un scoop.

Mais ça a toujours été comme ça et ça va continuer d'être comme ça, et d'ailleurs de plus en plus. Plus la situation va devenir tendue, plus les super riches vont devenir arrogants et indifférents. Non mais enfin franchement, on n'a pas vécu tout ce qu'on a vécu ces derniers siècles pour s'étonner de cette question, non ? La lutte des classes, camarade, non ? Bon, donc ça, pour moi, c'est réglé. Donc, une fois que s'est réglé, on ne va pas s'arrêter là-dessus. Il faut aller plus loin. Alors comment aller plus loin ? Bon, là, j'ai terminé, je pars. Mais si tu me reposes une question, peut-être que j'irais sur 4 propositions, enfin 3 propositions.

Stéphane CORDOBES : Normalement, quand on intervient ensemble, tu fais les réponses et les questions.

Michel LUSSAULT : Oui, c'est vrai.

Stéphane CORDOBES : Peut-être revenir justement dans ce que tu décris. Le sujet de cette rencontre, c'est aussi la question de la culture, au sens large du terme. On a parlé de culture, au sens politique, culturel, artistique hier, ou proposition artistique. On a parlé de culture au sens anthropologique du terme. D'ailleurs, tu reviens sans avoir nommé, cité la culture dans ton exposé à partir du moment où tu mets en avant la manière que nous avons eu d'habiter la Terre et de détruire les systèmes biotiques et abiotiques. On est dans la culture, on est dans nos modes de vie, d'action, nos encodages. Donc, c'est bien une question culturelle qui se pose, il me semble.

C'est aussi une question culturelle qui renvoie à nos cultures métiers, aux cultures de l'aménagement et de l'urbanisme. Parce que quand tu décris ce phénomène d'anglement et d'urbanisation, ça se joue à l'échelle de la planète, mais ça se joue aussi à l'échelle locale. Tu as l'habitude de dire que c'est quelque chose qui est transcalaire. Ce qui veut dire que la manière dont nous avons ou la manière dont nous faisons de l'urbanisme, de l'aménagement, dont nous déployons toutes ces ingénieries territoriales qui nous permettent de construire nos espaces habités, sont à interroger, à questionner. Hier, tu mettais en avant la nécessité d'interroger nos savoirs, mais on peut aussi mettre dans l'eau, sans doute, nos savoirs faire tout ce qui constitue finalement nos métiers et nos modalités d'action.

Si très pratiquement tu devais donner un conseil à tous les urbanistes ou tous ceux qui travaillent ici dans le champ de l'urbanisme, pour engager cette révolution, alors évidemment, quand on dit révolution, on n'est plus trop dans la modestie, mais en tout cas, amorcer cette révolution. Qu'est-ce qu'il faudrait, par quoi faudrait-il commencer pour esquisser ce changement d'attitude que tu appelles de tes vœux ?

Michel LUSSAULT : La culture, c'est ce qui nous permet de définir nos existences et d'en créer le sens. En fait, la culture, c'est le processus de construction de notre habitation. Il n'y a pas plus culturel que construire son habitation, à entendre au sens fort du mot habitation et habitat. L'habitat pour moi, ce n'est pas la résidence, l'habitat, c'est le sens qui renvoie à l'origine du mot dans les sciences naturelles du XIXe siècle ; C'est l'espace et le temps de vie d'une espèce.

Donc en tant qu'espèce humaine, nous devons construire notre habitat via l'habitation, j'y reviendrai. Il n'y a pas plus culturel que ça, puisque ça engage une définition permanente de ce qui est « nous » et de ce qui est « nous » dans la relation à ce qui n'est « pas nous ». Et les œuvres de culture, ça, c'est la définition de la culture dans un sens plus anthropologique, et les œuvres de la culture, si vous les écoutez bien, elles parlent toutes de ça : qui suis-je dans ma relation à l'altérité, à ce qui n'est pas moi ? comment puis-je exister dans cette vie-là, dans ce monde-là ? quel type de pratique de corps, quel type d'outils cognitifs, quel type de sensibilité puis-je y engager ? quel type d'arbitrage

puis je poser lorsque je suis face à des dilemmes ? qui sont les dilemmes que nous devons tous et toutes affronter dans une vie humaine ? et qui nous renvoient très rapidement aux questions éthiques, qu'est-ce qui est juste ? aux questions politiques, comment organiser collectivement la justesse et la justice ?

En fait, la culture, elle est là dès qu'on s'interroge sur nos modes de vie, sur notre condition humaine. Moi, je suis depuis très longtemps un arendtien dévot. Je pense qu'Hannah ARENDT est vraiment une autrice qui a apporté des éléments de réflexion, d'une puissance rare sur des sujets fondamentaux et ça n'est pas pour rien qu'un de ces livres majeurs, évidemment elle écrit aussi « La crise de la culture », mais un de ces livres majeurs s'appelle « Human Condition », la condition humaine. La culture, c'est l'interrogation perpétuelle, ce sillon qu'on creuse sans arrêt, nous les humains, sur notre condition. Donc de ce point de vue-là, il ne peut pas y avoir d'urbanisme qui ne serait pas culturel.

Le fait qu'on ait besoin d'ajouter l'adjectif « culturel » au substantif « urbanisme » et je trouve que c'est vraiment très important de le faire, mais c'est aussi et c'est d'ailleurs comme ça que ça a été créé, c'est aussi le symptôme d'un déficit. C'est aussi le symptôme de quelque chose qui est de l'ordre d'une cible manquée. Donc il ne peut pas y avoir d'urbanisme et d'aménagement qui ne soit pas culturel, c'est impossible. C'est pour ça que l'urbanisme c'est affaire de sensibilité, d'affect, de récit, d'imagination, d'imagination, de capacité à les construire, à les diffuser, à les raconter, à les inventer, à les partager, de corps engagés dans des mouvements en commun, d'esthétique, de plaisir, de peur, de goût, de dégoût, autant que de normes, d'ingénieries, de techniques, de fondements économiques, de capacités réglementaires, ou que sais-je, autant. Et je pense même d'ailleurs qu'il y a un enjeu dans l'urbanisme contemporain qui est de se réapproprier totalement le sensible pour refaire aussi des choses qui paraissent les plus froides des objets de sensibilité.

C'est ce qui m'intéresse beaucoup dans des opérations que tu connais par ailleurs, Stéphane, l'opération qu'avait menée Camille DE TOLEDO, à l'appel notamment de Maud LE FLOC'H, qui est présente sur ces 3 jours, la directrice du POLAU, de réfléchir à la façon dont on pouvait envisager de conférer à la Loire une personnalité juridique, ce qui était très intéressant dans cette démarche menée par Camille DE TOLEDO, qui aujourd'hui d'ailleurs, à Nantes, lance, demain et après-demain, une internationale des rivières où il s'agira de poursuivre cette réflexion, mais cette fois-ci à un niveau mondial. Il s'agissait d'essayer de voir comment on pouvait conférer une personnalité juridique à un fleuve. Et en fait, ce qui était intéressant, c'était tout le travail narratif autour de l'idée qu'un fleuve pouvait être parlé, si non parlé par lui-même, pouvait être parlé. C'est-à-dire en gros que toutes les procédures réglementaires qui nous permettent jusqu'à présent depuis de longues années, de longues décennies, d'administrer l'eau comme un objet comme une chose n'est-ce pas ? administrer l'eau comme une chose, pouvait être reprise toutes ces procédures dans un autre type de récit, qui était un récit sensible sur Loire, le fleuve qui voulait parler. C'est-à-dire comment en

réalité faire en sorte que même ce qui paraît le plus froid, le réglementaire, les procédures d'ingénierie de l'eau, réintègrent le champ du partage, du sensible entre des humains assemblés dans un même espace de vie partagée.

L'urbanisme que nous pratiquons depuis des décennies, qu'est-ce qu'il fait ? Il purge le champ urbain de la sensibilité. Il met complètement à l'écart les questions de sensibilité, les questions d'affect, les questions culturelles, ou alors il réduit la culture à des productions culturelles. Mais moi je pense que c'est une erreur. Je crois qu'aujourd'hui les politiques culturelles devraient également s'interroger sur cela, c'est-à-dire sur ce corner dans lequel on les met, cette sorte de marge dans laquelle on les place. Bon, finalement le culturel c'est simplement ce qui s'intéresse à la production et la diffusion des œuvres. Non, le culturel c'est beaucoup plus que ça.

C'est ce qui s'intéresse à la production du sens, via le partage du sensible à la production des sens des significations, parce que peut-être qu'il faudrait admettre aujourd'hui que nous sommes dans un monde tellement complexe qu'il faut reconnaître qu'il peut y avoir plusieurs significations à un même phénomène. Et que c'est peut-être une des difficultés que nous avons aujourd'hui dans l'action, c'est d'admettre cette pluralité des significations. N'est-ce pas ? Admettre cette pluralité des significations ça signifie refuser à priori qu'il n'y ait qu'une seule solution fixée une bonne fois pour toutes par, en particulier, les lignes d'ingénierie que nous avons l'habitude de faire fonctionner pour arriver aux solutions que nous présentons comme les solutions optimales. Donc, en réalité il y a un enjeu fondamental qui est un enjeu de connaissance de partage d'expérience, d'expérimentation, autour de cette réappropriation par nos métiers, de la question du sensible, de la signification et de la façon dont on les partage. Si on ne fait pas ça on se condamne à être des administrateurs de procédures.

Teddy CRUZ, un architecte guatémaltèque qui a beaucoup travaillé sur l'invention d'un urbanisme très différent, j'y reviendrai peut-être tout à l'heure si on a le temps, disait : « moi je ne veux plus de cette architecture qui est simplement condamnée à être la décoratrice des décisions prises par des donneurs d'ordre qui ont d'autres sujets en tête ». Est-ce que l'on se condamne à être des administrateurs et des administratrices de procédures ? Ou est-ce qu'on refait de la question urbaine, la question centrale puisque c'est la question à partir de laquelle on va interroger la condition humaine à l'époque de l'urbanocène à l'époque de la terre anthropocène et de la crise de l'habitabilité ? Si les métiers de l'urbanisme n'ont rien à dire de ça, si nous en tant qu'universitaire on n'a pas à prendre position là-dessus mais à quoi on sert ?

Moi mon métier c'est pas de parler devant des géographes à l'infini pour leur dire je suis content d'être géographe, enfin j'ai l'impression que c'est plus ça... on ne peut plus se contenter de ça. Vous voyez ce que je veux dire ? C'est-à-dire là je ne suis pas en train de vous faire une leçon de morale, je nous y implique tous et toutes. On ne peut plus camper sur nos positions. C'est en ce sens que je

disais hier, l'anthropocène oblige à redistribuer toutes les cartes, il faut réinventer le jeu, chers amis, il faut réinventer tous les jeux dans toutes les positions et toutes les cartes sont à reprendre.

Stéphane CORDOBES : Dans les exemples que tu cites, entre autres le Parlement de Loire, j'entends deux choses. D'une part une proposition d'un élargissement et d'intégrer dans nos approches urbanistiques ou aménagistes, des non humains qui aujourd'hui sont rejetés, essentialisés, chosifiés, à travers la nature. Si on cherche des pistes : élargissement. Le Parlement de Loire, c'est aussi, et c'est un mot qui revient de plus en plus souvent, Bruno LATOUR l'a très largement remis au goût du jour en s'inspirant de John DEWEY, c'est aussi un dispositif d'enquête. En agence d'urbanisme on aime bien penser méthode. Si on s'interroge sur les méthodes ou la méthode, est-ce qu'il faut entendre dans ta proposition que l'enquête pourrait devenir un type de dispositif de production de savoir et d'action intéressante à davantage mobiliser qu'on le fait aujourd'hui. Est-ce que c'est une piste ?

Michel LUSSAULT : alors les pistes. Premièrement si on veut véritablement commencer à inventer... moi personnellement je trouve que la période est à la fois très embarrassante mais enthousiasmante. Depuis que je m'intéresse aux questions anthropocènes, depuis une quinzaine d'années, je n'ai jamais autant appris. C'est extrêmement excitant, en vérité. Il y a un peu de génération qui ont été confrontée à ça, donc prenons du plaisir n'est-ce pas ? prenons du plaisir, éprouvons de la joie d'inventer ensemble ces nouvelles manières de faire. Première piste : l'espace ne peut plus jamais être considéré comme une surface à équiper. C'est l'approche standard des ingénieries et d'une partie de l'urbanisme standard où l'espace est une surface à équiper. Non, on ne peut plus jamais faire ça.

Il faut délaïsser ce que j'appelle les approches géométriques et économétriques de l'espace, économétrique parce que cette idée que l'espace est une étendue à équiper c'est la base de la conception moderne occidentale du foncier. Le foncier c'est une portion d'espace auquel on va attribuer une valeur flottante et cette valeur elle est d'autant plus forte que relationnellement cette fraction sera au contact de biens convoités. Vous en connaissez même plus que moi là-dessus non ? sauf que cette conception-là elle est au cœur des modèles économiques de l'aménagement et de l'urbanisme et de l'architecture.

Moi je ne suis pas sûr que faire de l'urbanisme, de l'aménagement et de l'architecture, ça condamne à n'être que des alottisseurs ou à considérer finalement que la rente foncière immobilière soit l'alpha et l'oméga de toutes politiques publiques et privées, de toutes politiques de métropolisation. Je ne sais pas pour vous, franchement quand j'ai vu dans les dernières années, ça s'est un peu calmé depuis quelques temps parce qu'on a eu autres choses à voir, des élus qui étaient extrêmement heureux parce que le prix de l'immobilier avait des taux de croissance à deux chiffres dans leur métropole. Non mais ça va la tête oui ? et puis alors après on vient dire c'est quand même pénible les étudiants ne peuvent plus se loger. Quel monstre

on a produit et cette production-là elle n'est pas descendue du ciel, chers amis, elle est descendue de nos conceptions de l'espace et de la manière que nous avons d'équiper cet espace. Je n'invente rien, c'est appuyé sur la théorie économique depuis deux siècles, tout comme la théorie économique s'appuie sur la conceptualisation de Jean-Baptiste SAY dans les théories d'économie politique sur la conception qu'on peut avoir des objets non humains gratuits, exploitables, appropriables, privatisables, et bien nous avons des théories qui depuis des lustres nous expliquent que l'espace c'est une étendue qu'on peut valoriser relationnellement à la proximité de cette étendue à un bien convoité.

Plus c'est relationnellement proche plus on peut le vendre cher et il n'y a pas de limite à la vente. Il n'y a pas de limite au prix puisque le marché s'autorégule, dire cet étonnement là c'est pas moi qu'il l'invente ce soir non ? On en est tellement imprégné qu'on vit dedans comme si c'était l'atmosphère qu'on respirait au naturel mais ça, ça n'a pas toujours existé, même en Europe il y a eu plein d'endroits où cette question-là n'était pas tranchée comme ça, pas forcément de très bonne manière mais en fait cette sorte d'empire absolue de la propriété foncière ça n'a pas toujours été le cas même en Europe, il y a plein de continents où ça n'a jamais existé sous cette forme-là.

Donc vous voyez, se réapproprier la possibilité de raconter d'autres histoires c'est peut-être aussi se dire finalement, parce que là je suis en train de vous dire en douce, est-ce qu'on peut sortir du modèle de la propriété privée du sol ? mais se poser incidemment cette question-là, on l'a fait très souvent jadis, naguère et ailleurs. En plus je peux dire ça face à la librairie Les Volcans, c'est une SCOP. Alors dis donc qu'est-ce qu'on en a entendu sur le fait que les coopératives ce n'était pas des modes performants de développement des activités économiques mais ça n'a pas toujours existé, en France non plus. Il y a eu de l'habitat coopératif en France. Il y a eu de l'économie coopérative en France. Il y en a en Europe en mode normal. Qui a dit qu'on ne pouvait pas faire de l'urbanisme avec d'autres formes de rapport à la propriété ?

Donc commençons déjà par considérer que l'espace ce n'est pas une étendue de géomètre, une étendue d'économiste. L'espace c'est un habitat humain comme je l'ai dit tout à l'heure, l'espace est le temps de vie d'une espèce et des individus de cet espace et cet espace il est cohabité en permanence par les humains et les non humains, il est cohabité en permanence par les humains entre eux donc on est toujours cohabitant de quelqu'un d'autre, même si aujourd'hui toute la culture dominante dans certains types de villes nous pousse à considérer que l'autre est un emmerdeur, un gêneur. KANT le disait déjà : un associable sociabilité, et même si les politiques publiques ; bon là je vais commencer à être désagréable ; même si les politiques publiques ont organisé en France et ailleurs la possibilité de marquer dans ces choix résidentiels la volonté de s'éloigner des autres ça s'appelle le pavillonnaire, la ségrégation résidentielle, la ségrégation scolaire, le début de ségrégation sanitaire qui existe aujourd'hui en

France. Ce n'est pas non plus quelque chose qui est à l'abri des arbitrages politiques non ? ça a été conçu pour ça parce que nous sommes dans un moment de l'histoire urbaine où l'individualisation des mœurs provoque cette idée que finalement c'est mieux si on se met à distance des embarras du voisinage. Ça a été « crystal clear » comme on dit chez les anglophones au moment de la pandémie.

Quand les premiers de cordée allaient se redécouvrir dans les montagnes sur les littoraux et dans les campagnes et que les premiers de corvées étaient en RER A à 6h30 du matin pour aller à l'hôpital Tenon accueillir les malades dans les urgences. Ça s'est vu tout de suite ce que ça provoquait comme effet l'idée qu'il fallait se mettre à distance des autres mais ça, chers amis, nous sommes obligés de l'observer. Vous ne pouvez pas aujourd'hui observer les situations urbaines en mettant de côté la ségrégation sociale, la puissance du fait ségrégatif dans le monde entier et la puissance de la production d'une pauvreté massive dans le monde entier. 50% de la population du globe vit avec moins de 6,80 \$ par jour, 50%. La pauvreté c'est pas une marge du monde urbain la pauvreté, c'est une règle du monde urbain. Ah bah voilà c'est démoralisant mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? ce n'est pas de ma faute, je n'ai pas voulu que ça soit comme ça.

Moi j'ai plutôt un cœur d'artichaut, une vision de « Oui Oui » ou de Bambi, j'aimerais bien que tout le monde vive justement, équitablement. Nous cohabitons entre non humains et c'est déjà du taf mais nous cohabitons aussi avec toutes les réalités non humaines, tout le temps, en permanence, sans arrêt. Ces réalités non humaines vivantes mais aussi j'y ajoute quelque chose et les urbanistes et architectes et les géographes on y est très sensibles, c'est que nous cohabitons aussi beaucoup avec du non vivant. Clermont-Ferrand c'est difficile de vivre si on ne cohabite pas avec les volcans, la pierre de lave, non ? On cohabite avec ça, on crée une relation de cohabitation durable. Qu'est ce qui fait ce je ne sais quoi et ce presque rien de cette ville qui par ailleurs ressemble à beaucoup d'autres villes françaises c'est justement ce type de cohabitation avec des éléments non vivants.

Vous ne pouvez pas simplement considérer que c'est du décor, c'est quelque chose qui fait partie de notre espace, ça s'intègre complètement dans notre espace. Oulala donc il faut considérer l'espace comme ce complexe, composé complexe qui associe en permanence des humains interdépendants et des non humains tout aussi interdépendants que ces humains le sont. Donc l'espace géographique, l'écosystème si on préfère, sur lequel vous allez devoir travailler c'est ce composé complexe d'interdépendance systématique entre les humains et les non humains. Dès que vous activez quelque chose sur un de ces composants vous activez en retour des rétroactions sur l'ensemble du système d'interdépendance.

Ça on est obligé de l'avoir en tête quand on commence à penser à l'urbanisme, à l'aménagement. On ne peut pas faire comme si ça n'existait pas. Hier Olivier BIANCHI disait on ne peut plus raisonner simplement avec les territoires séparés les uns des autres, il a raison. Martin

VANIER que vous connaissez tous et toutes, avait beaucoup insisté là-dessus lorsqu'il a théorisé l'inter territorialité mais en réalité aujourd'hui il faut encore aller plus loin que ça. Ça veut dire que tout aménagement local est global. C'est dire que tout aménagement local est marqué par le fait que, en raison même des deux globalisations dont j'ai parlé tout à l'heure, l'ensemble des liens d'interdépendance est activé par cet aménagement local.

En fait il faut avoir une vigilance de globalisation aujourd'hui, en permanence, qui n'est pas simplement le rappel à une échelle, alors moi j'appelle plutôt ça l'hyper-scalarité plutôt que la trans-scalarité c'est à dire toutes les échelles sont combinées synchroniquement. Ce n'est pas simplement le rappel d'une échelle, ça c'est pas trop difficile de se rappeler qu'il y a une échelle au-dessus de nous. Non c'est beaucoup plus ennuyeux. C'est ce que Tim INGOLD avait montré, l'anthropologue Tim INGOLD dans sa conception de ce qu'il appelle le Meshwork, la trame, la pelote, ce dont il faut prendre. Ce qu'il faut prendre en compte c'est le global qui nous renvoie à ces relations d'interdépendance systémique entre tout et entre entités différentes, hétérogènes, et des relations d'interdépendance qui ne sont plus symétriques. Il faut comprendre nos interdépendances au non humain mais on ne peut pas leur demander symétriquement d'avoir la même attention à nous.

Cette relation-là elle est complexe. Tenez c'est valable dans le cadre de la politique d'arbitrage qu'il faut mener sur la réintroduction du loup et des ours par exemple dans les zones de pâturage mais c'est valable aussi en plein centre dense de Clermont-Ferrand si on aménage la moindre parcelle d'espace qui soit, parce que les non humains seront toujours là, vivants et non vivants, ils seront là dans l'épaisseur de la zone critique. Tenez aujourd'hui on sait que le réchauffement climatique a un impact sur la vie des bactéries dans les sols. Donc aujourd'hui quand vous faites un équipement, quand vous faites un aménagement d'espace urbain dans une zone exposée au vague de chaleur, si vous mettez de la pleine terre par exemple il faut vous intégrer le fait que si cette pleine terre est exposée au réchauffement et aux vagues de chaleur, ça va modifier le bacterium des sols, donc en fait il faut l'intégrer dans votre pensée. Donc ça voudrait dire quoi en termes de couvert végétal.

Ce n'est pas pour rien qu'il y a un certain nombre de gens qui vous disent, il faut faire de l'agro foresterie partout. Même les jardins qu'on conçoit il faut les concevoir comme des systèmes d'agroforesterie avec les 3 strates : peu de sols découverts, beaucoup de tampons pour la chaleur, beaucoup de circulation d'eau, parce que moi paysagiste je dois parler aux bactéries.

C'était déjà pénible de parler à ces voisins mais alors maintenant si en plus il faut parler aux bactéries ça va devenir compliqué. Ça c'est le premier point. J'en ai 6 encore. Il faut admettre en fait que ce qui importe c'est sans doute d'entrer dans l'urbanisme, alors ça c'est complètement différent de ce qu'on nous a appris à faire, entrer

dans l'urbanisme moins par la question de l'espace à aménager ; c'est ce qu'on a l'habitude de faire quand on fait de l'urbanisme, qu'est-ce qu'on fait ? on sort une carte, on regarde une zone, on commence à poser ces petits plots, on commence à faire des lignes, on commence à dire on va étudier cet espace,... non pas rentrer par ça, rentrer plutôt par la cohabitation c'est à dire plutôt rentrer par la manière dont les entités humaines et non humaines dans un périmètre donné règlent leur allure de cohabitation.

Vous voyez la différence entrer par les spatialités comme j'ai l'habitude de dire dans mon jargon, entrer par les spatialités plutôt que par l'espace c'est à dire l'espace ne viendra qu'à la toute fin, si jamais il vient... et peut-être qu'il ne viendra pas. Alors là j'ai oublié de vous prévenir en fait je suis pour un urbanisme sans plan. Je milite pour l'abandon de la planification et du projet. Là LUSSAULT t'exagère... je vois Brigitte (BARIOL) qui s'affole.

Je suis pour l'urbanisme sans plan et sans projet parce que je pense que le plan et le projet nous piègent, nous incitent à regarder d'abord les espaces et la projection des entités qu'on va pouvoir faire sur ces espaces, on va implanter des choses sur ces espaces, on va faire des beaux design et on va dire, c'est cool on a fait un bel endroit mais le problème c'est que ça ne marche jamais tout à fait comme ça et vous le savez, vous le savez en tant qu'urbaniste mais vous le savez aussi en tant qu'habitant. Il faut commencer par la cohabitation, commencer par la cohabitation c'est fondamental c'est-à-dire essayer d'identifier les gestes, les pratiques, les attitudes, les allures, les techniques, les technologies, les pensées, les sensibilités, les affects, les valeurs, les histoires, de cohabitation entre humains et non humains.

Tenez je vous ai parlé du loup tout à l'heure face au berger ou de l'ours par rapport au berger c'est des histoires de cohabitation tout ça, chers amis. Ils en sont à sortir les fusils mais il y a d'autres endroits où ces histoires de cohabitation ne se règlent pas de la même manière. Nastassja MARTIN, cette anthropologue qui a écrit ces livres tout à fait saisissants. Vous savez que Nastassja MARTIN est une anthropologue qui travaillait sur la Sibérie, sur les peuples sibériens. Il se trouve qu'elle est tombée sur un grizzli un jour qui l'a à moitié tuée, elle en est revenue, elle a continué de travailler sur cette vie avec des entités comme les ours, elle a continué à collecter tous ces récits d'histoire des peuples autochtones, des peuples premiers ou finalement ces relations-là, ces inter spatialités ok ?

On entretient des relations spatiales avec les ours, avec les loups, avec des animaux, avec des bactéries avec des arbres, avec des pierres, avec d'autres humains mais ces histoires-là, elles ne se racontent pas de la même manière donc comment on identifie, à Clermont-Ferrand, les histoires qui se racontent de cohabitation. Comment peut-on entrer par cela ? Alors là vous voyez bien, cher Stéphane CORDOBES, que l'on arrive immédiatement à la thématique de vos rencontres parce que si on commence à rentrer par là, on est tout de suite dans le culturel, au

sens fort dont je parlais tout à l'heure, on est tout de suite dans la production de significations sur ce que cohabiter veut dire et on est tout de suite aussi dans l'implication des cohabitants. Il ne va pas falloir simplement dire ils cohabitent comme ça, il va falloir aller leur demander. Il va falloir aller enquêter sur les gestes de cohabitation et il ne va pas falloir, et ça c'est Emmanuelle LALLEMENT qui le rappelait hier à propos de l'anthropologie et je pense que l'anthropologie..., et l'ethnographie, est un corpus méthodologique extrêmement rigoureux et intéressant. Le corpus de l'anthropologie fondamentalement c'est celui qui apprend l'anthropologue à vivre avec les sociétés qu'il va étudier. Vivre avec, pourquoi ? pour partager les gestes et les pensées cohabitantes donc il va falloir faire avec les habitants. La question de la participation tombe d'elle-même.

Bien sûr que c'est aberrant de ne jamais rien demander aux habitants mais ce n'est pas non plus mieux que de simplement les réunir dans une salle et leur demander, comme le disait le maire de Loos-en-Gohelle, « alors heureux ? heureuse ? tout va bien ? on est gentil, on vous a réunis, on a 5 minutes parce qu'il y a un coup de vent donc on a à faire en préfecture ». Il ne faut pas faire ça comme ça, je pousse évidemment, je vous provoque un tout petit peu, en plus il y a des élus dans la salle, il faut quand même être un peu désagréable quand on est universitaire sinon on n'est pas à la hauteur de sa réputation. Il faut aller avec eux, il faut les impliquer dès le départ.

Pour moi il n'y a plus aucun débat possible. L'urbanisme et l'aménagement anthropocènes ne peut être qu'un urbanisme de l'implication parce qu'il faut partir de la cohabitation et des gestes de cohabitation. Vous me direz mais les non-humains on en fait quoi et bien justement on invente des parlements où on peut les faire parler. On fait ce que proposait Christopher STONE cet incroyable juriste qui écrit ce texte totalement décisif en 1972 « Should trees have standing ? » « Les arbres doivent ils pouvoir plaider ? » c'est une controverse avec Disney qui voulait couper des séquoias pour implanter une station de sport d'hiver. Des groupes de protection de l'environnement portent plainte contre Disney, les tribunaux donnent tort à ces groupes, ça va jusqu'à la cour suprême et Christopher STONE pose la question mais en fait les arbres peuvent-ils venir à un procès parce qu'on disait qu'on voyait pas pourquoi on interdirait Disney de couper des séquoias dans la grande forêt nationale des séquoias parce que de toute façon les arbres ne sont pas des sujets de droit. Christopher STONE dit ce n'est pas vrai, les arbres peuvent tout à fait être des sujets de droit, d'ailleurs je vais vous le prouver. A chaque fois que le droit a voulu progresser il a créé des nouveaux sujets dont auparavant on pensait qu'il ne pouvait absolument pas être des sujets de droit, ça a commencé avec les femmes.

Mesdames, vous en savez quelque chose non ? encore aujourd'hui dans certaines sociétés non ? Les femmes ne peuvent pas être sujets de droit, elles ne peuvent pas conduire, elles peuvent pas avoir de permis de conduire, pas de carte d'identité, elles ne peuvent pas sortir du pays sans

leur mari. Attention, on ne va pas frimer ce n'est pas si loin, en France, qu'elles peuvent avoir des comptes courants toutes seules. Après ça a été le cas des enfants, les enfants sujets de droit, ce n'est pas si ancien que ça. Aux Etats-Unis ça a été les afro-américains ? qui n'étaient pas des sujets de droit comme les autres. STONE, il déplie tout ça. Il dit à chaque fois qu'on a créé des sujets de droit vous avez eu des gens qui vous ont expliqué que c'était impossible. Non c'est juste une décision collective. Les arbres peuvent être des droits.

STONE va encore plus loin. Alors on me dira que les arbres c'est abstrait, on ne sait pas trop ce qu'ils veulent, STONE dit oui mais vous savez, une société à commandite ou une personne morale de droit privé, ce n'est pas très concret non plus, enfin moi je sais pas si vous avez rencontré des personnes morales de droit privé, j'en connais pas mal, c'est pas très clair non plus mais elles, elles ont le droit pourquoi pas les arbres ? alors on dirait mais les arbres on ne sait pas ce qu'ils veulent. Christophe STONE dit : « pas de problème, il suffit de les regarder ». Il dit à un moment « je suis sûr que ma pelouse est plus capable de me dire ce dont elle a besoin que l'attorney général est capable de m'expliquer pourquoi il porte plainte contre un de ses procureurs fédéraux ». Il dit c'est plus clair pour moi quand la pelouse a besoin d'eau que quand l'attorney général a besoin de procéder à un appel. Dans le monde contemporain il y a beaucoup de décisions dont on ne comprend pas beaucoup la logique alors que quand la pelouse manque d'eau, ça on comprend.

Vous savez les juristes quand ils sont comme ça c'est imparable. STONE dit : il y a des sujets de droit on peut les observer et puis vraiment, cher Stéphane, si vous voulez savoir ce qu'ils pensent, inventons des procédures où on va trouver des gardiens, guardians, c'est à dire des délégués. On va déléguer la parole à des gens qui vont être des porte-paroles, on fait ça tout le temps en plus, sauf que là au lieu d'être des porte-paroles d'entité, de collectif abstrait humain, ce sera des porte-paroles d'agences non humaines et on va essayer de porter cette parole à partir d'une identification scientifique sérieuse de ce dont on peut penser des forêts et de leur intérêt.

Est-il intéressant de conserver dans une réserve nationale de séquoias le plus grand nombre possible de séquoias ? oui on peut l'argumenter scientifiquement à un moment où le bûcheronnage a dévasté la plupart des grandes forêts primaires, pluviales, du continent nord-américain. On peut penser que c'est un enjeu fondamental de conserver ces forêts donc on peut trouver les gardiens. Je ne sais pas si vous avez lu ce livre incroyable du romancier américain Richard POWERS qui s'appelle « L'Arbre-monde » dans lequel on montre à quel point les arbres sont des éléments du patrimoine humain, de notre cohabitation humaine de cette planète.

Il y a plein de gens qui deviennent en quelque sorte des gardiens des arbres. Ils vont même camper dans des séquoias qu'on menace de coupe. Il y a des séquoias qui ont 1500 ans. Récemment au

Canada j'ai vu des cèdres rouges de 1700 ans. On peut dire qu'il faut garder ces arbres et on peut parler pour eux. Qu'est ce qui nous en empêche ? rien. Il suffit de le décider. Ça c'est les 2 premiers points. Partir de la cohabitation, considérer que toutes les entités de la cohabitation doivent être destinataire d'attention. Partir de la cohabitation, chers amis, c'est se permettre d'élargir l'attention, d'être plus attentif. On a parlé tact hier mais avant le tact, il y a l'attention. Si vous voulez faire preuve de prudence, on doit aujourd'hui réhabiliter des vieilles notions philosophiques du monde grec ou d'autres mondes en particulier tons en grec, la prudence, phronèsis, la sagacité pratique. Si on veut être prudent, doté de tact, bienveillant, doux, vous ne pensez pas qu'on a besoin de ça dans le monde contemporain.

Il faut d'abord être attentif et être capable de considérer les cohabitants d'une situation. Rentrions par la cohabitation et rentrer par la cohabitation ça ne peut se faire que par l'enquête sur les modes d'existence comme disait Bruno LATOUR, ça ne peut se faire que par l'enquête sur les modes d'existence. Alors que ce soit les enquêtes à la John DEWEY, que ce soit d'autres types d'enquêtes. Hier il y avait Joëlle ZASK ici pour ceux qui étaient là. Joëlle ZASK c'est une des premières grandes traductrices de l'œuvre de John DEWEY en France. Elle a fait un travail extraordinaire sous la direction du regretté Jean-Pierre COMETTI pour traduire le travail de John DEWEY en France notamment « Le public et ses problèmes » qui est un livre incroyable où DEWEY montre qu'il n'y a pas de problème qui préexiste à une enquête. Les problèmes qui deviennent des problèmes publics ce sont comme dit DEWEY des problèmes qui trouvent leurs publics par l'enquête, les publics d'actions se constituent par l'enquête coopérative donc on doit être en permanence en situation d'enquête.

Que doivent être les agences d'urbanisme ? elles doivent être des maîtrises d'ouvrage des enquêtes coopératives pour faire en sorte que des publics se constituent autour de problèmes de cohabitation. Et je vous assure ce n'est pas abstrait du tout. Vous pouvez le faire, on sait le faire. Il y a des méthodes pour ça. On est capable de le faire. Alors oui ça va heurter de front l'urbanisme réglementaire mais moi je vous le parie, je peux me tromper, je fais le pari avec vous, on ne va pas pouvoir continuer 20 ans avec l'administration de l'urbanisme réglementaire classique. C'est plus possible l'empilement des normes, les prescriptions nationales, la contradiction des systèmes normatifs. Je n'ai rien contre ce gouvernement mais on va faire des GIEC régionaux en 4 mois sous la supervision des préfets...ok boomer, mais arrêtons avec ça, en 4 mois mais pourquoi pas en 4 jours. Comment faire ça sans d'abord se mettre en situation d'enquête coopérative ? Comment même avoir l'idée de le faire ? je réponds quand même, je m'engage, je m'expose, je m'échauffe même, parce que j'y crois et c'est possible. On a les méthodes, on a les outils, on a les compétences.

Oui c'est compliqué, oui ça demande des moyens, oui ça demande de l'expertise, oui ça

demande de la formation, de la formation dans les agences, de la formation dans les services des municipalités, tout le monde devrait y passer plusieurs heures par semaine. C'est plus urgent aujourd'hui de se former coopérativement à ces questions anthropocènes que de se former à un formulaire CERFA quelconque ou à une procédure réglementaire quelconque. Il faut retrouver le sens des priorités politiques, c'est ça la politique, retrouver le sens des priorités mais le sens des priorités c'est d'être capable de comprendre ce qui nous arrive à nous l'espace humaine ou que nous soyons et qui imposent que nous soyons engagés dans cette activité exaltante de trouver de nouvelles manières de cohabiter, d'inventer de nouvelles manières de cohabiter.

Ça mérite bien un peu de temps, dans les entreprises, dans les administrations, dans les agences d'urbanisme, dans les universités. L'école urbaine s'était ça au départ parce que ça s'appliquait aussi au monde universitaire. Je passe mon temps à aller voir mes collègues universitaires en leur disant vous ne pouvez plus faire de la recherche et de l'enseignement comme avant, c'est impossible. Vous ne pouvez plus rester dans vos silos disciplinaires. Vous ne pouvez plus penser qu'une fois que vous avez fait votre article scientifique dans votre revue vous avez réglé votre activité de l'année, c'est plus possible. C'est pour ça que je milite pour ce que j'appelle le post disciplinaire. C'est pour ça que je milite pour d'autres formes de formation.

C'est pour ça que je dis qu'on ne devrait plus pouvoir former les étudiants sans les mettre en situation d'expérimentation, avec des artistes, avec des chorégraphes, avec des scénographes, avec des musiciens, avec des urbanistes, avec des simples quidams, qu'on devrait passer par une formation par l'enquête collective. On devrait tous et toutes devenir des enquêteurs et des enquêtrices, d'abord de nos propres milieux. Ça veut dire aussi que vous, dans votre vie quotidienne, en tant qu'être humain engagé dans cet anthropocène, vous devriez aussi commencer à enquêter sur vos propres modes d'existence. Qu'est-ce que ça produit quand je prends tel moyen de transport ? Qu'est-ce que ça produit quand j'ai tel régime alimentaire ? Qu'est-ce que ça produit quand j'achète sur telle plateforme logistique ou sur tel distributeur, Amazon pour ne pas le nommer. Qu'est-ce que ça produit dans le monde ?

Je vous l'ai dit hier : c'est fini le temps de l'insouciance, c'est terminé mais finalement le souci c'est la base du soin, non ? Si on veut être soucieux c'est parce qu'on veut soigner. L'enquête, pour finir de te répondre Stéphane, elle est fondamentale, on peut pas ne pas être enquêteur.

Stéphane CORDOBES : Il nous reste 5 minutes. Le programme est déjà bien chargé sur les années qui viennent. Tu as cité pas mal d'anthropologues en fait, Nastassja MARTIN, Tim INGOLD. Tim INGOLD a écrit un remarquable ouvrage sur l'enseignement de l'anthropologie qui s'appelle « L'anthropologie comme éducation ». Est-ce qu'on pourrait considérer que l'urbanisme de demain au

lieu d'être un urbanisme de sachant devient un urbanisme d'apprenant, à travers l'enquête. Est-ce que l'on pourrait dire finalement que l'urbanisme de demain ou que les agences qui seront chargées de mettre en œuvre cet urbanisme de demain pourrait dire que c'est un urbanisme comme éducation ?

Michel LUSSAULT : On doit tous et toutes se placer en situation d'apprentissage. Je trouve que Tim INGOLD est quelqu'un avec qui je travaille beaucoup, depuis quelques temps. On va publier bientôt avec un anthropologue aussi de l'université de Santiago du Chili qui s'appelle Cristián SIMONETTI, un livre qu'on a dirigé tous les trois ce qui s'appelle « Urban leak efactions » sur les fluidités urbaines dans le monde globalisé. Tim INGOLD est aussi un penseur des processus éducatifs et avec la fréquentation que j'ai de lui, je pense qu'il faut considérer l'urbanisme comme un processus d'apprentissage coopératif mais comme je l'ai dit tout à l'heure, nous-mêmes en tant que cohabitant ordinaire, on doit comprendre que l'anthropocène nous fait nous engager dans un processus d'apprentissage par l'expérience, par l'expérience de l'enquête sur la cohabitation.

On doit se trouver des situations qui nous permettent d'apprendre. A l'Ecole urbaine de Lyon qui est une expérience qui a été menée cinq ans, l'État l'a fermée avant son terme au motif qu'on ne faisait pas assez de vrais recherches. C'était assez intéressant comme décision. Stéphane, tu le sais parce que tu l'as vécu, on a multiplié les formes d'expérimentation, les formes d'apprentissage collectif différents.

Frank MICHELETTI que vous avez vu là c'est quelqu'un qu'on a fait venir à l'Ecole urbaine. Le dance floor que vous allez faire ce soir c'est quelque chose qu'on a produit à l'Ecole urbaine. Je me suis retrouvé dans un dispositif de recherche financé par l'État dans lequel je finaçais un dance floor. Je comprends qu'on m'ait dit que je ne faisais pas de la vraie science. Ça tombait bien, j'avais annoncé que je ne m'en ferais pas mais pour moi c'est quand même de la recherche, c'est de la contribution à l'intelligibility de nos manières de cohabiter et on m'a souvent demandé mais pourquoi tu fais le clown là comme hier, en plus en étant déprimant. Je réponds : d'abord parce que j'aime faire le clown mais parce que c'est une situation d'apprentissage, oui c'est une situation où je me force à apprendre des choses que je ne sais pas, à me mettre dans une position qui m'écarte de ce que je maîtrise. Apprendre c'est se mettre en situation de se faire dépasser parce qu'on ignore, parce qu'on ne maîtrise pas.

Apprendre c'est le contraire du processus de contrôle, apprendre c'est rentrer dans l'incontrôler. C'est pour ça qu'il faut des cadres aux apprentissages parce qu'il faut quand même des structures de rappel mais apprendre c'est accepter qu'il y ait du trouble dans tous les genres. Je joue sur les mots du livre de Judith BUTLER « Trouble dans le genre ». On a souvent beaucoup disserté sur le genre parce que Judith BUTLER est une philosophe du genre mais on a oublié que

dans son livre elle insiste tout autant sur le trouble comme processus de déplacement donc il faut que nous acceptions de nous faire troubler par ce qu'il nous arrive et nous affecte. Oui je n'ai pas honte de le dire, je l'ai déjà dit hier et je le redis, je suis affecté en tant qu'être humain par ce qu'il nous arrive. Pourquoi faudrait-il que je le dissimule ? Il faut plutôt que j'accepte ce trouble-là et que j'en fasse quelque chose et en faire quelque chose c'est rentrer dans un processus d'apprentissage. Ça veut dire que les agences d'urbanisme doivent devenir ces coopératives d'enquête qui vont orchestrer les processus d'apprentissage coopératifs.

Vous allez vous-même vous troubler par ce processus d'apprentissage et vous allez troubler vos donneurs d'ordre. Bon courage et pas simplement pour des questions budgétaires. Vous allez déranger, déranger les certitudes, inquiéter les sachants, ceux qui croient savoir, ceux qui est bon. Moi je n'ai pas de réponse à apporter aux questions que je pose mais dites-moi je les aurais ces réponses. Personne n'a de réponse. Ne croyez pas ceux qui vous disent je sais absolument là où nous devons aller. Non. Justement le processus que je vous propose d'engager c'est processus d'expérimentation. Dans une expérimentation on sait cadrer le processus mais on ne connaît pas le résultat par avance. Autrement on ne fait pas d'expérimentation.

Si quelqu'un vous dit je vais expérimenter, je sais ce que je vais vous trouver notamment dans l'expérimentation sociale, méfiez-vous de lui. On ne sait pas ce qu'on va trouver au résultat. C'est pour ça qu'on cadre l'enquête et l'expérimentation, on la cadre parce qu'on veut pouvoir comprendre ce qui a été produit et à partir de là on peut procéder par essai erreur, on va incrémenter et petit à petit on va aller jusqu'à proposer non plus du projet ou du plan parce que je pense que ça ce n'est pas possible mais de la mise en récit, des scénarii de devenir possible. Il faut aussi qu'on accepte quelque chose, ça je le crois vraiment, c'est que l'habitat de demain et nos habitations de demain ne peuvent pas être considérés sous la lumière d'un modèle exclusif unique. Il faut en sortir avec cette idée qu'il n'y a qu'une bonne manière de cohabiter, qu'il n'y aurait qu'une solution, une martingale. Non.

En réalité le grand défi que nous avons c'est de ré ouvrir le champ des possibles, ré accepter la pluralité. Pas de problème s'il y a encore dans le monde de demain des îlots de très haute technologie, on en a besoin sans doute, mais on peut aussi admettre que, je l'ai écrit, y compris un ministre, que par exemple la ZAD de Notre-Dame des Landes c'est aussi un îlot légitime à considérer de mode d'habitation possible de la Terre. Vous voyez ce que je veux dire ? C'est-à-dire ré accepter la pluralité, la pluralité culturelle, la pluriversalité des références et pour nous occidentaux modernes c'est plus difficile que pour d'autres de rentrer là-dedans parce que nous avons été biberonnés à l'idée que nous avions toujours raison, en particulier quand on est un homme, que nous détenions les réponses à toutes les questions posables.

Et bien non, nous ne savons pas poser toutes les questions et en plus saurions-nous les poser, nous n'avons pas toutes les réponses. Les agences peuvent, doivent devenir ça, arriver à cette scénarisation des devenir au sens de Gilles DELEUZE éminent critique et clinique, quand Gilles DELEUZE disait, les devenir possible c'est ce qui n'est jamais écrit par avance, je traduis et j'abâtardis un peu ce que disait DELEUZE, ré accepter de devenir les écrivains, les coécrivains coopératifs, des devenir possible d'habitation plutôt que simplement les administrateurs de projets.

Stéphane CORDOBES : Merci Michel LUSSAULT.

Michel LUSSAULT : Merci à vous, merci de votre attention.